

Hubble ad hominem

Il a bien fallu que je fasse un premier mouvement hors de ma tanière. J'avais déjà près de deux cent cinquante pages de notes sur de Gaulle, de longs mois de travail derrière moi, et j'étais très à court d'argent comme d'habitude. J'avais besoin d'obtenir un contrat, de quoi survivre au moins jusqu'au printemps. J'ai téléphoné à Hubble, le célèbre écrivain d'avant-garde qui est aussi mon éditeur, chez Calamar. Nous nous sommes retrouvés au petit café à l'angle de la rue de Beaune et de la rue de l'Université, en bas des éditions Calamar. Je lui ai passé une copie de mes notes, expliqué mes conditions, comment je désirais être publié et combien d'argent j'espérais. Il m'a rappelé dix jours plus tard, nous avons pris rendez-vous un dimanche en fin d'après-midi à la Closerie des Lilas, son QG. Je suis arrivé très détendu. Si quelqu'un pouvait comprendre ce projet, c'était bien Hubble, surnommé *the Brain* dans le Milieu, « le Cerveau », le prince des poètes de cette fin de siècle et l'homme le plus fin, le plus rapide, le plus cultivé et le plus intelligent de tout Paris.

Hubble est déjà là quand j'arrive à la Closerie. Il est assis à sa petite table habituelle, derrière le paravent à droite après la porte tournante. Sur la table, devant lui, sont posés un verre de whisky et la chemise rouge sang qui contient mes deux cent cinquante pages de notes.

Drôle de type, Pierre Hubble, drôle d'être humain, vraiment. À soixante-trois ans sa silhouette fait penser à une masse d'énergie animale, un ours de volonté, un tigre de ténacité, un orang-outang d'intériorité, une force colossale dans un corps à la fois imposant et dispos, avec une bouille ronde, joviale et touchante.

Hubble est si célèbre et médiatisé que les gens, en sa présence, se comportent inconsciemment comme s'ils étaient

en train de passer eux-mêmes à la télé. Du coup, aveuglés par d'invisibles projecteurs, ils ne le regardent plus. Pourtant, quand on l'observe un peu tout en parlant avec lui, il donne l'impression que son corps est doublé, comme peut l'être une veste ou un manteau, par un second corps tourné vers l'intérieur du premier. Comme si toute la surface de sa peau avait un envers très sophistiqué, l'autre face d'une membrane possédant son propre système visuel, auditif, gustatif et olfactif autonome, communiquant de l'intérieur avec la face que tout le monde aperçoit, qui en est symétriquement comme la doublure exposée à l'air libre. Hubble a décrit des phénomènes comparables dans ses livres, et ça arrive parfois quand on parle avec lui. Son autre lui transparait fugacement, pas du tout de manière schizophrénique incontrôlée, au contraire, comme une sorte d'ange gardien qu'il transporterait en lui et auquel il s'adresserait parfois, sans prévenir, en plein milieu d'une conversation, parlant très bas tout à coup, changeant de timbre de voix, adoptant le ton murmuré de la prière, donnant l'impression dans ces moments-là de s'écouter lui-même sans avoir besoin d'être entendu. Mais le plus souvent, quand il est en public, c'est sa surface joviale et défensive qui s'exacerbe, le yang servant de rempart au yin et le yin au yang, en alternance comme cela doit l'être, le vide servant à dérober le plein, le plein à révéler le vide, l'ombre protégeant la lumière, la lumière désignant l'ombre, le *cheng cheng* du *Yi-king*, le « produit produisant son producteur », etc., tous ces trucs tao très compliqués et très simples que Hubble semble naturellement posséder, qui expliquent sa vieille passion jamais démentie pour la Chine, sa sagesse, sa poésie et sa peinture.

Il en a traversé des ribambelles d'orages, le Hubble, depuis qu'il est sur le terrain. Pas mal d'ouvrages – thèses de doctorat, essais philosophiques, articles d'encyclopédie et même romans – ont déjà été consacrés à l'aventure de ce fringant corsaire, à son groupe et à sa revue *Qué Tal*, aussi célèbre à une époque et dans un certain milieu que le *Premier Manifeste du surréalisme* un demi-siècle auparavant.

Hubble a beaucoup milité dans les dernières années du règne de De Gaulle, quand tout était radical, la vérité comme l'erreur. En marge de ses intenses expériences poétiques, Hubble a dit et écrit quelques conneries communes, assez mystérieusement

pour quelqu'un d'aussi lucide et finalement d'aussi retiré – comme Debord mais très différemment : en pleine lumière.

Comme si Hubble avait décidé, sciemment, de se stupéfier à l'histoire, à la manière dont un explorateur décide de s'évaporer plusieurs semaines, ou plusieurs mois, ou plusieurs années, dans une fumerie d'opium, *pour voir*. La preuve que le pari était envisageable, c'est que Hubble s'en est sorti. Il est bien le seul. Tous les autres pirates qui le suivaient ont sombré après la dislocation du groupe, tous ceux dont les moyens de subsistance tenaient plus au trafic de l'opium qu'à sa jouissance. Ce n'est qu'une métaphore, bien sûr : ces gens étaient des intellectuels haut de gamme et ennuyeux, pas des hippies délurés et abrutis. La Chine est d'ailleurs le sujet que les membres de son groupe ont le plus vite laissé tomber. Ils étaient faits, au fond, pour le Japon. Pas lui.

Au fil des années ce fut un spectacle réjouissant de voir Hubble se lancer à l'abordage de caravelles successives, le Nouveau Roman, le Maoïsme, le Structuralisme, la Psychanalyse, la Nouvelle Philosophie... et toute la troupe de pirates le suivre en hurlant, certains se faisant capturer et ne repartant jamais, d'autres tombant dans l'eau en tentant de regagner la nef amirale qui avait déjà viré de bord et cinglait sans attendre vers de nouvelles mers. Les fans et les affidés se lassaient vite de ces changements d'aire successifs. Hubble connaissait l'usage du sextant, les autres faisaient semblant. Ils prétendaient se diriger aux étoiles, mais au fond l'alphabet des astres leur était clos. Hubble continuait, de plus en plus seul, suivant son idée et se défaisant allègrement des suiveurs, écrivant des livres toujours impeccablement profonds et novateurs, démontrant au moins ainsi que les vapeurs de l'opium ne l'amoindrissaient pas. Il faut ajouter qu'il y avait, en marge des bruyants combats navals, les archipels où il accostait pour se recharger en munitions et planquer ses trésors. L'archipel Bataille, l'archipel Artaud, l'archipel Lautréamont, l'archipel Dante, la vraie Chine, l'archipel Joyce, l'archipel Céline et quelques autres, comme l'archipel Heidegger où il mouille encore l'ancre ces derniers temps...

Les pirates se sont tous noyés ou rangés. Lui aussi s'est un peu rangé, il fréquente pas mal d'abrutis officiels, il participe aux débats politiques, il a été chercher sa Légion d'honneur

comme tout le monde. Hubble lui-même appelle ça ses trente pour cent de compromission. Mais il suffit de le lire pour savoir qu'il sait toujours se servir d'un sextant et naviguer en haute mer.

- Ah Zaggy ! Bonjour, toujours ponctuel, c'est très bien. Ça va ? Qu'est-ce que vous prenez ?

Je m'assieds, nous nous serrons la main, je l'écoute me donner son impression sans attendre, ses deux mains posées à plat sur mes notes dans leur épaisse chemise cartonnée de la même couleur que le bloody mary que le serveur m'apporte.

- Frondeur vous êtes, frondeur vous resterez, et c'est très bien !

- Merci, dis-je.

- Il y a des choses épatantes ici ou là, le dialogue avec la fille à la bibliothèque est très drôle, votre narrateur s'y croit un peu : « elle s'énervé donc je lui plais... » Concernant l'antisémitisme de De Gaulle : entre nous, il y a pire. Si tous les Français s'étaient contentés d'être aussi antisémites que lui, ça se serait mieux passé, non ?

- C'est vrai, dis-je. Ce n'était pas un surexcité de la question.

- Mais bien sûr ! Quant au fond, l'aspect mythe spectaculaire, je suis d'accord avec vous, vous avez parfaitement raison, et en même temps, on a envie de vous dire, quelle importance ?

- Comment ça ! « Quelle importance ? » C'est l'essentiel !

- Franchement, pensez-vous vraiment que de Gaulle soit encore un mythe ? Qui s'intéresse à de Gaulle aujourd'hui ? Tout le monde s'en fout !

- Je ne le crois pas, et quand bien même, je me fous que tout le monde s'en foute. Les Français m'indiffèrent de toute façon. J'ai la ferme intention de me faire traduire en anglais et d'être publié à Londres.

Hubble éclate d'un rire mauvais.

- Les Anglais vont vous rire au nez !

- Eh bien j'irai ailleurs, en Europe ou aux États-Unis, j'irai en Chine s'il le faut, mais je trouverai un éditeur pour ce livre !

Je regarde Hubble bien dans les yeux en prononçant le mot « Chine ». Je ne m'y connais pas autant que lui mais j'ai lu les taoïstes, les poètes et Granet, moi aussi, et sûrement avec

plus d'attention que lui, Hubble, ne lira jamais le Midrach et le Talmud qui l'indiffèrent, comme tout le monde. J'entends avec mes yeux, je vois avec mes oreilles, et ce que j'entends et vois est d'une banalité bien française.

Hubble éclate à nouveau de rire.

– Les Chinois ! Et puis quoi encore ! Oh, ça va, non !

Là, je dois avouer que je ne m'y attendais pas. Je pensais pouvoir discuter un peu du fond avec quelqu'un de compétent, et Hubble se met à parler exactement comme Banana.

Je vais ouvrir la bouche pour argumenter un peu lorsqu'un grand type à l'épaisse tignasse grise, habillé en jean et en blouson de cuir noir, arrive vers notre table, un verre de whisky à la main, et se poste devant Hubble avec un air attendri.

– Tiens ! lance Hubble, visiblement soulagé que nous soyons interrompus. Comment ça va, toi !

– Bonjour Pierre, dit le grand type en l'embrassant sur les joues. Vous permettez que je vous importune trois minutes ? dit-il en me souriant gentiment.

– Je vous en prie, dis-je poliment.

Il prend une chaise à la table d'à côté et s'assied avec nous.

– J'adore Pierre, me dit le grand en s'asseyant. J'ai une profonde et sincère affection pour lui. Tu le sais, hein, Pierre ?

– Elle est partagée, dit Hubble en se commandant un autre whisky. Zaggy, un autre bloody ? Non ? Vous êtes sûr ? Vous connaissez Esteban ? Non ? Esteban Durruti, Stéphane Zag-danski.

Il est gentil Hubble, mais je m'en fous de ses copains et je ne suis pas venu pour me soûler à la Closerie. Je suis venu pour avoir des renseignements précis sur la quantité de fric que pourra m'accorder Calamar. Pourquoi est-ce qu'il croit que je lui montre mes brouillons avant d'avoir tout fini ? Pour qu'il m'encourage ? J'ai mon loyer à payer dans quinze jours et je n'ai jamais été autant dans la dèche. En même temps ma curiosité naturelle prend le pas sur mon impatience. Ce Durruti me dit quelque chose. Esteban Durruti ? C'est bien le fameux guitariste de flamenco ? Il a une bonne tête, mais bordel c'est pas le moment de venir nous emmerder ! Je ne peux quand même pas parler de ces questions de fric devant lui. Je n'ai plus qu'à attendre qu'il reparte à sa table.

– Tiens, justement, dit Hubble à Durruti, tu tombes bien, on va faire un sondage. Vous permettez, Zagdanski ? dit-il en ouvrant ma chemise rouge. On peut faire une totale confiance à Esteban. Lis ça et donne-nous ton avis.

Il est malade ou quoi ! Il est en train de passer ma quatrième de couverture à Durruti. Il ne sait pas que mon projet est top secret ? Si ça l'emmerdait tant que ça d'avoir à discuter de mon manuscrit un dimanche, il n'avait qu'à me donner rendez-vous un autre jour dans son bureau ! C'est lui qui a choisi la date, le lieu et l'heure, pas moi. Et si ça l'emmerde tant que ça d'avoir à discuter d'un manuscrit – ce que je comprendrais à la rigueur –, il n'a qu'à changer de métier. Personne ne l'oblige à être éditeur.

– Avec grand plaisir, dit Durruti en sortant ses lunettes de lecture d'une poche de sa veste en jean, sous son blouson de cuir. Vous permettez ?

– Je vous en prie, dis-je d'un air sombre en m'allumant un cigarillo.

Durruti commence à lire, Hubble me fait un clin d'œil en avalant son whisky, l'air de dire : pas d'inquiétude, tout va bien se passer.

Je ne m'attendais pas à la désinvolture agressive de Hubble, et en même temps je ne suis qu'à moitié étonné. Ça fait quelques mois déjà que je le trouve bizarre.

Nous étions au café en bas de chez Calamar lorsque je l'ai vu se tasser soudain devant moi. Nous venions de nous asseoir, Hubble m'avait demandé comment j'allais, j'ai répondu machinalement : « Très bien, merci », comme je fais toujours. Il s'est alors inexplicablement emporté. « Lui – dit-il *comme si je n'étais pas là* –, il va toujours parfaitement bien ! À croire qu'il n'est pas capable de faire la distinction entre aller bien et aller mal... Symptôme aussi stérile que d'être toujours au fond du gouffre. »

Que Hubble, l'apôtre du gai savoir, le théologien du libertinage, le pourfendeur polyvalent du ressentiment, s'en prenne à ma bonne humeur, c'était un gag. Et des plus mauvais : j'avais précisément de graves problèmes personnels à cette époque. La pleurnicherie n'est pas et n'a jamais été mon truc, question de joie de vivre naturelle et d'éducation. Je n'étais pas mes soucis

— pas davantage que mes triomphes —, c'est mon luxe à moi. Hemingway raconte que celui des Africains consiste à ne jamais montrer leur douleur, ce qui a fait calomnieusement dire aux Blancs, explique Hemingway, que les Noirs étaient sans états d'âme. Mes Blancs à moi, ce sont les grands névrosés comme Australopithecus qui se sont toujours révélés odieusement envieux et hargneux face à ma joie de vivre. J'ai entendu des malades m'insulter parce que je sifflotais dans la rue. Une partie de mon exécrable réputation dans le Milieu tient à ce que je ne me plains jamais, n'ai pas de failles — ou du moins ne les exhibe pas, et n'ai jamais connu de grand deuil ni de grandes douleurs. C'est mon côté tao, je sifflote, tel Li-Po, aussi nommé Li Kong-fong, montant à la tour de Li T'ai-Po dans un poème de Wang Che-tchen, 1526-1590. Devais-je faire un dessin à Hubble ?...

J'ai gardé mes réflexions pour moi, je suis resté poliment muet, surpris que Hubble tombe dans ce panneau. Il me publie depuis plusieurs années, après tout, il est censé savoir à quoi je suis confronté depuis le début. Moi qui n'ai jamais jaloué personne, jamais été agressif avec personne, jamais mis de bâtons dans les roues à personne, je dois subir quotidiennement et parfois très péniblement la jalousie, l'agressivité, la bêtise et les obstacles de tout un chacun.

J'avais toujours cru Hubble un peu plus lucide que d'autres sur ces questions cruciales de solitude sociale et de subversion silencieuse. J'ai toujours ri des autoportraits inconscients de Banana qui dépeint Hubble en intrigant calculateur, récupérateur, manipulateur et maniganceur jaloux de ce qui peut lui faire de l'ombre. J'en restais à mes convictions sur le *cheng cheng* et les mutations. « Textes sur table » est ma devise, et Hubble, en quarante ans, a largement fait ses preuves.

Mais Hubble ne se contenta pas de ce seul dérapage. Il revint à la charge, prononçant presque les mêmes phrases sur le même ton narquois, et je dus me retenir à nouveau de pulvériser verbalement ce con qui était, en somme, tranquillement, banalement, et très médiocrement en train *de me souhaiter du mal*. Ma charité substantielle reprit le dessus. Je n'ai jamais considéré qu'un écrivain hors pair était un être humain comme les autres, et j'ai pardonné cette légère offense, comme d'habitude.

- Peut-être a-t-il des problèmes en ce moment ? me dit Sandra lorsque je lui racontai l'incident. Ça arrive, tu sais. On n'a pas toujours envie d'être aimable vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est un être humain, après tout. Toi aussi, il t'arrive de faire la tête.

- Moi je n'emmerde personne quand ça va mal. Et puis je ne prends pas des pots avec Hubble parce qu'il est humain, mais parce qu'il est compétent dans cette activité surhumaine qu'est l'écriture. D'autant plus qu'il n'a plus arrêté à partir de ce moment-là.

- Qu'est-ce qui est arrivé d'autre ?

- Rien de crucial. Un jour, je lui faisais part de mes tentatives malheureuses pour obtenir une chronique dans un journal. J'ai cité *L'Humanité*, il s'est aussitôt placé sur un plan basement stratégique, affirmant que j'allais me faire récupérer par les communistes, ce genre de conneries. J'ai frotté mon pouce contre mon index et mon majeur en guise de réponse, et lui ai fait comprendre que ma seule préoccupation était de trouver de l'argent, que les misérables considérations politico-journalistiques ne me concernaient pas, et surtout qu'il devait savoir que je suis irrécupérable.

- Et ensuite ?

- Une semaine plus tard nous nous sommes retrouvés pour discuter du manuscrit de *Miroir amer*. Il a commencé par s'excuser pour la fois précédente, puis nous avons parlé de mon roman qu'il n'avait manifestement pas aimé.

- Vraiment ? C'est pourtant un livre si original. Moi je le trouve splendide. Qu'est-ce qui ne lui a pas plu ?

- Je ne sais pas exactement, j'ai eu l'impression qu'il l'avait lu très vite et à moitié. Il m'a sorti des conneries sur le « dénouement à la Molière », le sens du temps et de l'histoire, les complications de la construction. Il a trouvé le panégyrique de l'embryon un peu enflé, avec trop de « Ô ceci » et « Ô cela »...

- Tu veux dire qu'il n'a pas reconnu que c'était un pastiche de Bossuet ?

- Visiblement non. Je le lui ai fait remarquer, il est tout de suite passé à autre chose, un peu gêné.

- Le sens du temps, c'est justement ce qui est le plus profond dans ton livre. Et tout est très bien exprimé dans le

chapitre sur la petite horloge que la femme du narrateur lui offre, et qui est en réalité celle que toi tu m'as offerte.

– Les passages sur l'enfance ne l'ont pas emballé non plus. Il a fini par me suggérer d'écrire un roman de science-fiction, j'ai pensé qu'il se foutait de moi. Il a aussi trouvé qu'il y avait trop d'adjectifs et trop d'adverbes, comme si on en était encore à tenir compte des maximes ineptes de Voltaire et de Valéry sur les lois du style.

– Tu as fait quoi ?

– J'ai cédé du lest, j'ai enlevé quelques adverbes à un ou deux endroits. Je tenais à ce qu'il me publie, et vite, pour obtenir le second chèque de mon contrat.

– Tu n'aurais pas dû. « Trop d'adverbes », « trop d'adjectifs », « trop d'allitérations », « trop de pages »...

– « Trop de notes », comme disait l'autre.

– Ce sont des remarques de critique ou de correcteur de copies, pas d'écrivain. *Les Chants de Maldoror* sont bourrés d'adverbes et d'adjectifs, personne n'oserait s'en plaindre. Tu me dis tout le temps qu'on ne peut pas retoucher un roman de l'extérieur, que c'est comme si un galeriste demandait à un peintre de rajouter du jaune ou du rouge à tel ou tel endroit de son tableau.

– Je sais. Je n'ai fait que très peu de changements, juste pour la forme. D'ailleurs il a fini par le publier tel quel.

– Comme quoi il ne le trouvait pas si raté. Il est possible qu'il ait considéré que tu marchais sur ses plates-bandes avec ton histoire d'embryon congelé. Il doit penser qu'il a le monopole de la critique romanesque de la manipulation du vivant.

– C'est ridicule. Le thème n'est pas un scoop, et personne n'en a le monopole. On est submergé depuis quelques années déjà de documentaires, de reportages, d'articles et de dossiers sur ces questions. C'est aussi absurde que de vouloir être le seul à traiter de l'affaire Dreyfus ou de la Grande Guerre dans un roman.

– Oui, mais à part Hubble et toi, personne ne s'en soucie.

– Je n'y peux rien si mes contemporains sont aveugles ou complices des métamorphoses de la société. Procréation artificielle, création littéraire, le conflit semble évident, non ?

– Pas aux journalistes. Ils ont tous parlé de ton roman comme si c'était une lubie incongrue de ta part, en parfait décalage avec la réalité sociale, le chômage, la faim dans le monde, la politique, la montée de l'extrême droite. N'oublie pas que certains t'ont carrément accusé de plagier Hubble en écrivant sur les embryons. Il n'est pas impossible qu'il pense comme eux.

– Je me fous de ce que pense Hubble ou qui que ce soit de ce que j'écris. C'est le petit sermon qu'il m'a fait après avoir lu mon manuscrit qui m'a déplu.

– Raconte.

– Il a commencé par un pseudo-compliment, comme toujours : « Vous êtes doué, vous le savez, je le sais. » Puis il a dérapé, évoquant mon « désir d'enfant », déclarant, très énervé : « Je ne vais pas vous allonger sur un divan ! »

– Que voulait-il dire ?

– Que je désire un enfant, peut-être.

– Tu veux un enfant ? fit Sandra attendrie.

– Oui, non, quelle importance ? Je suis aussi un être humain. Je transpire, je mange, je pisse, je défèque, et je peux avoir envie d'un enfant. Ça ne regarde ni Sainte-Beuve, ni Hubble, ni aucun flic biographico-psycho-stylistique. Hubble s'est alors montré – comme Sainte-Beuve ! – d'un paternalisme grotesque : « Votre meilleur atout, c'est la Bible. Vous avez une chance énorme de posséder cette carte-là. » J'étais stupéfié. Il a déliré comme ça pendant quelques minutes, j'avais l'impression de le voir se transformer en *preacher* moralisateur devant moi, comme l'est si souvent Banana. J'ai failli lui sortir : « Écoutez, je ne donne pas de sermon et je n'en reçois pas non plus ! »

– Tu aurais dû.

– Je pensais à mon second chèque. Et puis Hubble est quand même un cas particulier. À mes yeux ce n'est pas un copain, ni même une relation, avec qui on se fâche et se réconcilie. Je garde toujours mes distances avec lui. Je suis amical, affectueux, mais courtois et distant comme un écrivain se doit de l'être avec un autre écrivain plus âgé et respectable. Je sais que Hubble, comme tout artiste, possède un corps qui tient le coup. Et comme toute personne dont le corps tient le coup, il suscite depuis longtemps une haine considérable de la part de tous ceux dont le corps s'écroule – les idées, les livres,

les prises de position ne sont même plus en cause. Un corps qui refuse de se laisser remplacer, évacuer, refouler, suscite une animosité machinale et délirante. Je sais exactement de quoi je parle. Je ne me place donc jamais dans le « rang des meurtriers ».

– C'est tout à ton honneur. Tu sais ce que je crois ?

– Dis-moi chérie.

– Je crois que Hubble est un brin paranoïaque. Lui-même l'admet, non ?

– C'est vrai.

– Et j'ai lu un texte de lui dans lequel il disait que les amis n'avaient pour dessein inconscient que de trahir. « L'amour est une haine qui prend le temps de se retourner. »

– Difficile de contredire une maxime aussi lucidement freudienne.

– Oui, mais au lieu de s'en tenir à ce pessimisme superbe, Hubble semble aimanté par la haine, attiré par elle avec gourmandise comme un ours vers le miel. C'est aussi la raison pour laquelle il la décrit si bien dans ses livres. Il obéit à une sorte de distorsion dialectique qui le fait se passionner pour l'animosité comme si elle était plus avancée que la sympathie dans la voie qui mène à lui. Comme si à ses yeux ceux qui le haïssent explicitement avaient déjà parcouru les deux tiers de la trajectoire – amour retourné en haine –, n'ayant plus qu'à se reconvertir à sa cause pour que tout aille pour le mieux dans le petit monde contemporain de la littérature française.

– Tu n'as pas tort. Le nombre d'imbéciles que fréquente Hubble avec un stoïcisme surhumain est assez impressionnant. Il faut croire qu'il y prend un certain plaisir.

– Et certaines personnes tout à fait méprisables et venimeuses n'ont-elles pas répandu partout les lettres séductrices de Hubble à leur égard ?

– C'est vrai. D'autres se sont contentées de l'attaquer pour attirer aussitôt, avec un automatisme hilarant, son attention et son parrainage. Telle a été la démarche cousue de fil blanc d'Australopiquec.

– Lui aussi ?

– Oui. Et la réaction de Hubble, traité de « gentil clown » par Australopiquec dans *Les minables aiment ma misère*, a été gentille et assez clownesque en effet. Il l'a soutenu sur tous

les fronts, entretiens, séances photos, passages télés. Au point que Hubble a cru devoir se justifier en disant que puisque tout le monde voulait qu'il attaque Australo, il l'a défendu.

- L'idée que Hubble se fait de « tout le monde » est très gaullienne !

- Tu as raison. Le monde parisien est petit. « Tout le monde », c'est quinze crétins que fréquente Hubble. N'empêche que Hubble et Australo sont devenus assez copains pour qu'Australo se permette de citer l'avis négatif de son nouvel ami « Pierre » me concernant dans ses lettres de délation. Il a écrit à Joseph Sauvignon, le célèbre critique littéraire : « Vous avez tort de soutenir Zagdanski. Il est très surestimé, et je pense que Pierre est de mon avis. »

- Non !

- Oui.

- Ce qui ne signifie pas que c'est vrai.

- Ni que c'est faux. Je ne m'illusionne pas sur ce que peut raconter Hubble derrière mon dos. Quant à Australopiquec, il m'indiffère profondément. S'il ne s'était révélé, un soir, venimeusement désireux de me censurer, j'aurais continué d'accorder ma charité à son impuissance. En tout cas je n'ai jamais voulu jouer à ce petit jeu de qui-perd-gagne avec la paranoïa de Hubble. J'ai toujours placé très explicitement les choses sur un plan strictement littéraire. Et Hubble a toujours été charmant, jusqu'au jour où j'ai eu la nette impression que, impatient de me voir enfin le trahir, il me prenait subitement en grippe. C'est pour ça que j'ai surnommé Hubble « Hubble ».

- Comme l'astronome américain ?

- Non, comme le télescope de la NASA : vision surpuissante momentanément dérégulée.

- Très impressionnant, dit Durruti en relevant le visage de ma déclaration de guerre. Ça me rend très impatient de lire ton livre.

Hubble a l'air aussi désappointé que moi ravi. Il avait raison, il est très sympa, ce Durruti. Je saute sur l'occasion.

- Qu'en pensez-vous ? dis-je. C'est une bonne idée de démolir de Gaulle, non ?

- C'est une excellente idée ! dit Durruti.

- Parce que Hubble, lui, pense que je devrais laisser tomber.

– Disons que vos notes donnent un peu l'impression d'un acharnement, précise Hubble.

– Quel acharnement ? dis-je. S'il était encore vivant, à la rigueur, on pourrait me reprocher de vouloir radicalement offenser un homme public, mais ce n'est pas le cas. Vous parlez comme si de Gaulle était attaqué de toutes parts et par tout le monde aujourd'hui !

Hubble ne répond rien. Durruti, lui, prend mon parti.

– C'est l'inverse, tu as raison. De Gaulle n'a plus aucun ennemi aujourd'hui. Si tu veux bien, je vais te parler un peu de mon histoire, tu comprendras mieux ma position.

– Allez-y, dis-je, ça m'intéresse.

– Je suis le fils de réfugiés anarchistes espagnols. Je suis né dans un camp, en 1941, j'ai même été déclaré mort à la naissance. Et je peux te certifier, parce que c'est toute l'histoire de ma famille, que les véritables résistants n'ont pas attendu l'appel de De Gaulle pour prendre le maquis. De Gaulle, ce n'était rien pour eux. Toutes leurs armes étaient parachutées par les Anglais. Ils n'ont jamais accepté de lui rendre le salut militaire. Tu sais comment on l'appelait, de Gaulle, dans le Maquis ?

– Non, dis-je en jetant un œil à Hubble qui déguste son whisky sans rien dire.

– « Le Speaker ». Ces résistants-là, les vrais, ils n'ont pas été décorés de la médaille de la Résistance, eux.

– Vous pensez comme moi que c'est par pure ambition bafouée que de Gaulle a choisi d'aller à Londres ?

– Bien sûr, dit Durruti.

Je profite du soutien de Durruti – que Hubble n'avait probablement pas prévu quand il lui a dit de s'asseoir – pour parler un peu du fond.

– Ce que je compte montrer, dis-je, c'est que de Gaulle était déjà de Gaulle avant de se manifester en tant que de Gaulle, mais pas au sens prophétique où l'entendent ses admirateurs. C'est le de Gaulle despotique des années soixante qui est déjà rigidifié dans celui des années vingt, et vice versa. Lorsqu'il prend sa décision, le 17 juin 1940, il draine avec lui un fonds idéologique et psychologique où s'amalgament ses lectures, ses fantasmes de grandeur, les mœurs de son milieu, les raideurs de son corps, les traditions de ses ancêtres, les

Peyrefitte insista pour dévoiler la photo avec Pétain, mais de Gaulle tint bon : « Il ne faut pas porter atteinte à la fonction, pour le cas où il viendrait à l'occuper », a-t-il dit.

– La « fonction », tout est là, dit Hubble. Vous connaissez le mot de Céline, Zagdanski : « Ils incarnent. »

– Ça me dit quelque chose, dis-je modestement.

Spontanément, Durruti et Hubble entonnent une chanson en duo.

– *« Je te trouverai charogne,*

Un vilain soir,

Je te ferai dans les mires,

Deux grands trous noirs... »

Je connais ça par cœur, mais je les écoute en riant comme si je découvrais la merveille. J'attends qu'ils aient fini et je reprends ma marotte.

– De Gaulle avait érigé l'amnésie en maxime. « Il ne faut pas insulter l'avenir. » C'est ce qu'il lança à l'ambassadeur de Tunisie après le bombardement de Sakiet Sidi Youssef, le 8 février 1958. Résultat, le passé de Mitterrand n'en finit pas d'insulter notre présent.

– Ce qui reste le plus mystérieux, dit Hubble en prenant lui-même un air mystérieux, c'est l'inspiration mystique de De Gaulle. Il appartient aux grands Français « hors limites » de Londres : Voltaire, Chateaubriand, Rimbaud, Céline et de Gaulle.

– Vous rigolez ? dis-je. Vous avez déjà lu une seule page des *Mémoires* de De Gaulle ?

– Je les ai lus, dit Durruti. C'est très mauvais et c'est bourré de mensonges.

– Ce qui est crucial, dis-je, c'est la messe devant le cercueil vide à Notre-Dame. Cela éclaire sous un nouveau jour les conversions « mystiques », comme vous dites, de tant d'hommes de gauche à de Gaulle. À commencer par Roger Bredouille et Marcel Galopin. Les deux font d'ailleurs le pont entre de Gaulle et Mitterrand. Les deux ont en commun d'avoir été des collaborateurs de Mitterrand, de s'être reniés plusieurs fois, et d'avoir écrit de très mauvais livres sur de Gaulle. Ce qui démontre que de Gaulle n'est pas seulement un mythe, mais l'icône d'une systématisation de la manipulation collective depuis cinquante ans.

- Il y a quand même quelque chose qui ne va pas dans ton projet, dit Durruti.

- Quoi donc ?

- C'est le titre.

- Oui, n'est-ce pas ? dit Hubble. *Pauvre France !* serait mieux.

- Moi je mettrais *De Gaulle, le pauvre !* dit Durruti.

- J'ai choisi *Pauvre de Gaulle !* en pensant à la traduction en anglais, dis-je. *Poor De Gaulle !*

- Il faut trouver autre chose que *poor*, dit Durruti. *De Gaulle, the fool !* comme dans *La Tempête*.

Et Durruti, décidément de plus en plus surprenant et sympathique, se met à nous réciter quelques lignes de Shakespeare.

- Le sens n'est pas le même, dis-je. *Pauvre de Gaulle !* résume mieux, selon moi, le mélange d'apitoiement et de mépris qu'il mérite.

Durruti ne répond pas. Il suit du regard un couple qui vient de passer devant notre table pour aller dîner au fond du restaurant.

- Quel beau cul ! Tu as vu le splendide cul de cette femme, Pierre ?

- Il est très beau, c'est vrai, dit Hubble jamais contrariant.

Puis, ayant apparemment trouvé un nouvel argument, Hubble prend son air sibyllin et contre-attaque.

- Il y en a une qui n'arrêtait pas d'insulter de Gaulle, violemment, tenacement, c'est Marguerite Duras. Elle revenait sans cesse sur son silence à propos des Juifs, « les Juifs, les Juifs, les Juifs ». Ça finissait par devenir très suspect. C'est une rumeur répandue, dans le style « Pétain-de Gaulle même combat ».

- Peut-être, mais je ne suis pas Duras. Peu importe ce qu'elle disait et les mauvaises raisons pour lesquelles elle le disait. Il suffit de lire les *Mémoires* pour comprendre que la question des rapports entre de Gaulle et Pétain se pose. Ce n'est pas du tout une rumeur, comme vous dites. Il y a des phrases précises.

- Vous devriez relire le beau texte d'Albert Cohen sur Churchill, en 1942, soulignant que ce dernier a été le premier à avoir osé insulter Hitler.

- Et alors ! dis-je. De Gaulle n'est pas Churchill. De Gaulle n'a jamais insulté Hitler, bien au contraire, il le traitait de « diabolique génie », et il lui a rendu un très ambigu hommage dans ses *Mémoires*.

Hubble, manifestement, ne connaît pas le sujet. Il semble à la fois à court d'arguments et bien décidé à me convaincre de laisser tomber. Il emploie subitement des arguments *ad hominem*.

- Ce que je crains un peu, dit-il, c'est que vous ne vous fassiez récupérer par le maurassisme, Zagdanski. Le maurassisme revient au galop ces temps-ci, il faut vous méfier.

- N'ayez crainte, dis-je, le livre sera irrécupérable. S'il y a bien quelqu'un dans ce pays que l'extrême droite ne peut pas récupérer, c'est moi. On ne peut pas en dire autant de De Gaulle.

Hubble fait une moue sceptique. Puis il zappe à une autre idée, sur laquelle il insiste à plusieurs reprises.

- Il y a quelque chose de bizarre, dans toute cette histoire. De Gaulle dérangeait beaucoup de monde. Logiquement, il aurait dû se faire descendre à Londres.

- Par qui, dis-je un peu étonné. Par les Anglais ?

Hubble oscille de la tête avec sa moue d'initié qui ne veut pas trop en dire.

- Toute cette histoire est très obscure. De Gaulle aurait dû se faire descendre. C'est très facile de descendre quelqu'un, très facile. Même vous devriez faire attention, Zagdanski.

Je rêve ! Qu'est-ce qui lui prend à Hubble ? Il se rend compte de ce qu'il est en train de me dire ou quoi ? Il me regarde fixement, d'un air sombre. Il continue.

- On fait facilement une chute dans un escalier...

Mes oreilles ont du mal à croire ce que mes yeux entendent. Ce n'est plus de l'argumentation paternaliste *ad hominem*, c'est carrément de l'intimidation maffieuse ! Un paranoïaque comme lui devrait pourtant savoir ce que dissimule ce genre de sollicitude.

- Vous comprenez, Zagdanski, dit-il enfin avec un regard noir, c'est que je me sens responsable...

Je ressors de la Closerie, ma chemise rouge sang sous le bras. Durruti, avant de partir, m'a gentiment proposé de me

présenter à un grand éditeur anglais qu'il connaît très bien. J'ai accepté et remercié, sans trop me faire d'illusions.

En attendant le métro sur le quai de la station Port-Royal, je me dis que ce n'est pas gagné d'avance. Je le savais, mais j'espérais une ou deux complicités spontanées.

Quelque chose a manifestement délabré le sens radar de Hubble, je vais devoir me passer aussi de lui, tant pis. En pénétrant dans la rame de métro, je repense à ses arguments à côté de la plaque. L'« inspiration mystique » de De Gaulle ! J'aurais dû lui citer une phrase de Marx, dans une *Lettre sur Proudhon* écrite en français : « Rien de plus facile, que d'inventer des causes mystiques, c'est-à-dire des phrases, où le sens commun fait défaut. »

« On fait facilement une chute dans un escalier... Je me sens responsable... » Hubble croit-il donc pouvoir me faire peur ?

Comme dit Tchouang-tseu : « Le gain dépend de certaines circonstances, la perte obéit à d'autres circonstances... *Pourquoi aurais-je peur de mourir ?* »